

Claude Briz

“Douce violence”

contribution au journal de bord de l'équipée février/mars 2005 sur l'Ilet Pelé

Chaque soir, le soleil couchant inspire un rituel à quelque « équipage » que ce soit venu pour un temps à bord de l'Ilet Pelé. Ce rituel est déclenché par un retentissant « *C'est l'heure de l'apéro !* » proclamé par celui ou celle qui y pense en premier (peu importe qui, pourvu que la phrase pleine de promesse ait été prononcée dans les temps). Sitôt dit, sitôt fait ! Mû par une soudaine solidarité, chacun laisse en suspens son occupation, sait ce qu'il a à faire et s'active fébrilement ... à trouver et couper les citrons verts, chercher la bouteille de rhum, celle du sucre de canne, récupérer et laver les verres, préparer le plateau, extraire les glaçons du réfrigérateur (fonctionnant maintenant à l'énergie solaire), préparer les fauteuils et la table sur la rotonde Ouest, proche de la Tour, sous le « premier cocotier » (le « second cocotier », moins développé parce qu'empêché de croître à sa guise par les alizés, est à l'Est) ...

Eh bien ! ce soir là, durant l'équipée de février/ mars 2005, je témoigne que le rituel fut perturbé : un retentissant « *C'est l'heure de la lecture* » fit écho à l'appel traditionnel qui venait d'être proclamé comme chaque soir en temps adéquat ...

Alors la solidarité de notre équipe s'arrêta nette, interdite. Nous fîmes répéter. Pas de doute, nous avions bien entendu : « *C'est l'heure de la lecture* » ... Stupéfaction générale, un verre en perdit même l'équilibre ...

Il est vrai que, depuis des jours que nous étions là, étaient entassés (pêle-mêle) sur l'une des deux massives tables de cinq mètres de long de « l'espace à manger » bien protégé des alizés, des documents que nous avions apportés pour alimenter une réflexion sur « l'Art ». Du reste notre « équipage » avait été pressenti à cette fin de réflexion.

Il est aussi vrai que les tas restaient en souffrance sur la massive table, changeaient à peine de forme au fil des jours, chacun d'entre nous prenant au passage avec discrétion, au gré de son envie et surtout sans en abuser, un peu de cette nourriture documentaire offerte.

Un peu ..., faute ou grâce - dans un ordre relatif à l'état d'esprit de l'équipage alors en place sur l'Ilet, c'est-à-dire pêle-mêle : au temps qu'il fallait pour faire les choses ; au temps qu'il faisait ; aux alizés, aux nuages, au soleil, à la lune (était-elle pleine ? oui, non, presque - cela dura des soirs -), au serpentin luminescent auquel il fallait absolument donner une forme dans la « baignoire » au bout du ponton - alors que la mer refusait, aidée par les embardées du bateau ancré là, toute forme autre que la première qu'elle avait acceptée spontanément ; aux étoiles ; aux éclairages toujours changeants (donc aux prises de vue photographiques qui ne souffraient aucun retard) ; aux croquis ; aux études du Russe (qui avaient bon dos) ; aux repas ; à la vaisselle ; aux lessives ; aux lézards ; aux fleurs ; aux arbres ; à la mer ; aux rochers ; à des voyages en bandes dessinées sur une planète Mars qui aurait une atmosphère identique à celle de la Terre (c'est trop facile et moins dépaysant) ; à des parties de scrabble ; à un concours bidon de portage de cailloux (pour faire plus beau un lieu qui se suffisait pourtant parfaitement à lui-même tel quel) ; aux courses à terre ; au bateau (qui après avoir été coupé en deux faisait quand même ses sept mètres) ; aux plongées sous mer ; aux « baignoires » ; aux marées ; aux ballades à terre ; à une petite créature préhistorique (sûrement !) vue dans la mer et qui tenait à la fois de la chauve-souris, de la méduse, de la seiche et qui avançait sur le dos en rassemblant puis en ouvrant ses bras en forme de volutes ondulantes ; à des voiles spectaculaires sous-tendues par d'immenses bambous de sept mètres (recoupées à cinq pour des questions de transport depuis l'Anse à l'Ane) à peine ancrés dans la pouzzolane et qui jouaient à résister au vent (- elles ont gagné par tous les temps -) ; aux visiteurs ; aux pêcheurs qui nous avaient promis un succulent poisson cuisiné que l'on attendit vainement pendant des heures (alors re-pâtes à dix heures du soir avec prolongement du couvre-feu) ; aux coups de vent, orages, ondées ; à nos trois amis artistes martiniquais (venus répéter leurs performances la veille au soir d'un dimanche mémorable où ils firent un superbe spectacle sur

l’Illet qui reçut ce jour là plus d’une cinquantaine de personnes) ; à la tranquille efficacité de l’organisatrice de la réception ; au groupe électrogène arrêté dès vingt et une heure (ce qui empêchait de lire au lit sauf à la lumière d’une bougie ou d’une lampe de poche, mais ce qui n’empêcha pas « l’équipage » - qui fit semblant de dormir - de profiter des joyeuses répétitions inédites de nos trois amis artistes martiniquais jusqu’à deux heures du matin) ; à l’apéro au soleil couchant … ; en somme, faute ou grâce aux sollicitations incessantes et toujours bienvenues que notre îlet et son inégalable environnement nous offraient d’autre part.

C’est ainsi que, depuis notre arrivée, notre réflexion sur « l’Art » avait cru bon se mettre en place, doucettement, naturellement et sans contrainte. D’une commune entente tacite, nous avions tous besoin de nettoyer nos cerveaux encombrés avant de parvenir à transgresser des définitions sur « l’Art » qui nous paraissaient à tous par trop stéréotypées.

Au fond, « l’Art » n’était-il pas partout et aussi dans nos propres capacités d’expression pour peu que notre regard soit curieux, attentif, ouvert et partagé ?

Le « *C'est l'heure de la lecture* » de ce mémorable soir là avait pour but de rassembler les esprits dispersés de notre équipage dans une réflexion commune sur le thème : « *Expressions de la violence à travers les œuvres d'artistes contemporains d'Amérique Latine* », titre de la thèse de doctorat en histoire de l’art que notre jeune amie colombienne avait entreprise et dont elle nous avait confié des extraits pour alimenter notre réflexion.

Chacun s’installa donc dans les fauteuils du large espace ouvert du salon bien abrité d’alizés qui ne pourraient ainsi jouer à happer des pans de phrase dans ses envolées. Puis le silence s’installa progressivement, dans l’expectative.

C’est alors que la musique racleuse de feuilles sèches cahotantes brinquebalées par les alizés, nous nargua. « Un vrai vacarme, on n’entendra rien », ont assuré quelque-uns pour prolonger la diversion.

On décida donc de balayer et cela prit du temps : les feuilles, complices du vent, ne se laissaient pas prendre aussi facilement. Il fallut biaiser, les prendre de vitesse en faisant de savants calculs pour comprendre (et admirer) comment se formaient les volutes en fonction des rafales [Et que voilà encore une parfaite illustration de la permanence de « l’Art » en toute chose !].

Finalement le plus gros des feuilles sèches fut enfermé dans le silence d’un grand carton avec des pierres dessus …

Je pris un dossier sur la massive table de cinq mètres de long que nous avions attribuée aux documents d’information sur « l’Art », et proposais de lire l’une des interviews d’artistes que notre jeune amie colombienne avait réalisées durant la VI ème Biennale de La Havane à Cuba.

Je commençais à lire dans un silence quasi total - que je considérais de bonne augure mais dont je ne me faisais aucune illusion quant à sa permanence jusqu’à la fin de la lecture …

Cependant, comme le texte était très long et que surtout le silence intégral et continu des auditeurs m’inquiétait quelque peu, j’arrêtai ma lecture plusieurs fois pour vérifier son impact.

A chaque fois, les regards étaient attentifs, voire expectatifs… Même celui qui avait choisi d’écouter en crayonnant sur son carnet de croquis leva à chaque arrêt des yeux impatients sur la suite à venir …

Il faut dire que le sujet avait de quoi captiver. Jamais on n’avait entendu un artiste peintre et sculpteur exprimer verbalement « sa » violence avec une telle rigueur, jamais on n’avait entendu parler si purement et durement de la qualité et des particularités de la violence en Amérique Latine.

La lecture terminée, le silence continua ...

Un gecko émergea et se faufila sans bruit entre deux fauteuils ...

De nouvelles feuilles sèches venues en renfort on ne sait d'où s'essayèrent en quelques ballets sournoisement provocateurs. Mais on les entendait à peine, on n'avait pas envie de jouer, elles ne nous gênaient plus ...

L'apéro ne se prit pas sur la rotonde Ouest de l'Ilet, proche de la Tour, sous le « premier cocotier ». C'est là, sur place, dans le large espace ouvert du salon, que l'équipe décida de se faire cette douce violence ... et de mettre en route le groupe électrogène afin d'y voir un peu plus clair dans tout ça ...

Se faire violence, provoquer la violence, subir la violence, exprimer « sa » violence ... Exprimer « sa » violence, sous quelque forme que ce soit, est-ce vouloir s'en décharger, la prolonger, la faire subir aux autres ? la « partager » ?

« Sa » propre violence peut-elle se partager ?

La violence n'est-elle pas à des degrés divers dans tout et partout ?

Et, au fait, qu'est ce que la violence ? ...

Pour en savoir plus, l'équipe décida à l'unanimité d'aller soutenir notre jeune amie colombienne le jour où elle soutiendra sa thèse ...